

# L'âge de faire

Une véritable politique esthétique ne devrait pas se borner à la fétichisation des œuvres. L'action culturelle peut aujourd'hui se réinventer en fédérant des démarches où la création n'est pas séparée du contexte où elle choisit d'intervenir.

Murcia et ses 430 000 habitants, au sud de l'Espagne, ne passe pas pour être l'une de ces villes européennes qui se disputent le flambeau de « capitale culturelle ». L'activité du Centro Parraga<sup>(1)</sup>, qui a ouvert ses portes en 2005 dans les espaces d'une ancienne caserne, n'en est que plus exemplaire. Dans ce lieu réellement pluridisciplinaire, on pouvait suivre, lors du dernier trimestre 2010, des expositions d'art contemporain dans le cadre de Manifesta 8, un projet d'art sonore, un solo de Jan Fabre, un festival de marionnettes, ou encore une production théâtrale qui engageait, sous la direction de Javier Montero et Isabel Espín, six femmes de la région de Murcia, invitées à « raconter des histoires d'amour, danser et chanter, concevoir leurs propres costumes, etc. ». Rien de très exceptionnel, dira-t-on. Sauf qu'au Centro Parraga, résolument tourné vers la recherche artistique, l'innovation et l'expérimentation dans les arts scéniques, cette activité de programmation chemine à part égale avec un important volet pédagogique, mené en partenariat avec la communauté éducative de la Région de Murcia. « Il nous semble fondamental de développer chez les plus jeunes

## Pourquoi l'artiste n'est-il pas plus amené à exercer sa compétence hors des lieux consacrés à la culture ?

*le goût esthétique pour la scène et l'art contemporains, qui constitue une clé pour comprendre le monde actuel et s'y engager », écrit Juan Nicolás, le directeur du Centro Parraga. Sous l'intitulé générique « +MÓVILES-INMÓVILES », des ateliers menés toute l'année par des artistes en résidence développent à la fois sens créatif et esprit critique. Ainsi, l'an passé, Leonor Ruiz, auteure de sculptures et d'installations, intitulait un projet conduit avec des adolescents « Ordre et contrôle : stratégies d'appropriation spatiale ». Ce sont encore des adolescents qui, sous la houlette de Patricia Gómez, ont mis en œuvre*

*un Supermarché d'émotions. Baisers photographiés, empaquetés sous vide et distribués en barquettes, l'œuvre (collective) se voulait « une réponse à l'état de précarité sentimentale que produit une marchandisation excessive du désir ».*

On dira alors qu'à Murcia, le Centro Parraga mène globalement une politique de l'esthétique, si l'on veut bien débarrasser ce terme de toute connotation liée à un « idéal de beauté », et retourner à ce que désigne son origine étymologique : faculté de sentir et de recevoir, intelligence qui commence par un éveil des sens et une aptitude réceptive. C'est à cet endroit, sans doute, que la société peut reconnaître à « l'artiste » une fonction d'utilité publique qui ne soit pas cantonnée à la seule reconnaissance d'un supposé génie individuel. « L'artiste occupe la place du récepteur en quête de matériau affectant avant de construire son ethos d'émetteur, écrit Isabelle Barbéris dans un récent essai sur le théâtre contemporain<sup>(2)</sup>. *Surface sensible, il remet en jeu le répertoire de signes que sa subjectivité a imprimé.* »

Mais pourquoi cette place qu'occupe l'artiste n'aurait-elle de valeur qu'au regard des œuvres qu'il produit ? En d'autres termes : pourquoi n'est-il pas bien davantage qu'aujourd'hui amené à exercer sa compétence hors des lieux consacrés à la culture, dans les champs social, éducatif, urbanistique, etc. ? Le sujet est sensible... On se souvient peut-être des fortes réticences qui accueillirent en son temps la « charte des missions de service public » que Catherine Trautmann, alors ministre de la Culture, voulait voir s'appliquer aux lieux subventionnés. Et le soupçon d'instrumentalisation pèse bien souvent lorsque des artistes sont sollicités sur des actions qui voudraient, par exemple, « réduire la fracture sociale ». Le temps est peut-être venu de dépasser ces clivages. Certains s'en sont affranchis depuis belle lurette. Le réseau Banlieues d'Europe, qui a son épice à Strasbourg, fêtait en novembre dernier, à Lyon, son 20<sup>e</sup> anniversaire. Son fondateur, Jean Hurstel, est un infatigable militant de la créativité des « quartiers ». En préambule d'un essai décapant paru l'an passé, il écrit : « *Les portes du temple de la culture vont tomber et il faut en profiter. Les codes d'entrée réservés aux seuls initiés diplômés seront brisés. Les subtiles serrures des conventions et rituels de la machinerie culturelle vont sauter. Le grand théâtre de la culture va s'ouvrir aux*

*vents déchainés de ce temps, aux bruits, fureurs et espoirs du moment.* »<sup>(3)</sup>

Pour autant, on ne fera pas mine d'ignorer qu'une large part des structures culturelles, depuis les scènes nationales jusqu'à telle ou telle association militante, sont engagées dans de multiples projets de pratique artistique. Cela vaut aussi pour nombre de collectivités territoriales. Ainsi, en Seine-Saint-Denis, où Nicolas Sarkozy a nommé un préfet, Christian Lambert, qui fut le patron du Raid (ce qui en dit long sur l'approche sécuritaire des territoires réputés « sensibles »), le Conseil général a impulsé un dispositif ambitieux dans le champ de l'action culturelle éducative.

« La culture et l'art au collège » fait l'objet d'un plan, départemental qui vise, à terme, à toucher l'ensemble des collèges en permettant à chaque établissement de bénéficier de trois parcours constitués d'une quarantaine d'heures d'ateliers, de sorties et d'échanges critiques. Un dispositif expérimental, IN SITU, permet par ailleurs d'inviter des artistes de toutes disciplines en résidence dans des collèges, tout au long de l'année scolaire. C'est aussi en Seine-Saint-Denis que le chorégraphe Rachid Ouramdane, renonçant pour un temps à la « fétichisation du spectacle », engage sur la saison 2010-2011, en partenariat avec l'association Citoyenneté jeunesse et le Théâtre de la Ville à Paris un projet au long cours, *Le Grand Rassemblement*, qui concerne quelque 250 collégiens dont la perception d'un spectacle (de Robyn Orlin) sert de prétexte à des ateliers d'écriture, de vidéo, de danse, jusqu'à se retrouver eux-mêmes sur scène en juin prochain. « Il faut sortir des phénomènes de ghettoisation culturelle, et cela fait partie de la responsabilité d'un artiste d'être pertinent et innovant, confie Rachid Ouramdane, mais en donnant à chaque fois la possibilité et les conditions de fédérer, pour que chacun puisse s'assumer dans sa singularité et sa différence, particulièrement aujourd'hui, face à des politiques sécuritaires, de désunion, qui stigmatisent certaines communautés. Arriver à défaire ces modes de pensée, c'est opérer une résistance artistique en même temps qu'œuvrer à la construction d'un espace social et politique plus épanoui. »

Bien d'autres projets pourraient être cités ici. Ils ne sont ni les plus médiatiques, ni les plus visibles... Le plus souvent, ces actions multiformes sont conduites par les services de « relations avec le public ». Lorsqu'on feuillette les programmes de saison, elles sont

généralement mentionnées dans les dernières pages, en quelques lignes. Triste sort de « l'action culturelle », la plus écornée ces dernières années par les restrictions budgétaires. Mais avant même que ses moyens ne soient amputés, le dépérissement de l'action culturelle était finement analysé, dès 1999, par l'un de ses exégètes, Jean Caune, historien des politiques culturelles. « *Ce n'est pas seulement un secteur institutionnel qui semble avoir abandonné toute volonté de donner un sens à des actions éclatées, c'est le projet même qui a disparu dans le réaménagement idéologique. La production de valeurs symboliques partagées, l'aménagement du lien social, la réduction des inégalités culturelles... : ces multiples ambitions ont été balayées par l'assujettissement au réel le plus immédiat. Le retrait*

## La démocratisation culturelle a laissé en marge bien des alternatives.

*des utopies sociales et la faillite des idéologies de transformation ont contaminé les attentes de recherche et de transmission du sens auxquelles l'art et la culture répondent.* »<sup>(4)</sup> C'est aussi, sous couvert de démocratisation culturelle (impératif d'autant plus taxé d'échec qu'il est inquantifiable, malgré les enquêtes sur le « non public »), parce que l'action culturelle a été conçue sous l'angle de ce que Jean Caune appelle « la sainte trinité : création / diffusion / animation ».

Cette dimension a laissé dans l'ombre, ou en marge, des alternatives pouvant intégrer, dans leur projet même, des aspects participatifs, territoriaux, intrusifs. L'art contextuel, théorisé par Paul Ardenne en 2004, s'est ainsi développé dans la foulée de l'Internationale situationniste et du mouvement Fluxus. Les démarches les plus intéressantes, estime Paul Ardenne, sont « celles qui instillent dans la mécanique du contrôle une figure d'indiscipline, d'irréductibilité à la normalisation. »<sup>(5)</sup> De nombreuses propositions dans les arts de l'espace public, mais pas seulement, déploient toute une esthétique d'un « art en actions ». Le paysage qui s'ouvre est protéiforme. Se dirige-t-on vers un nouvel âge de faire ? Une ville

comme Montpellier, sous l'égide de Georges Frêche, a longtemps misé sur les équipements culturels et des festivals pour doper son attractivité et en faire argument de marketing (« *Montpellier la surdouée* », slogan des années 1980). Elle s'engage aujourd'hui, avec Pascal Le Brun-Cordier, dans le projet ZAT (Zone Artistique Temporaire), amené à se développer jusqu'en 2020, qui vise notamment à « *affirmer l'espace public comme lieu de liberté, de mixité et d'échange* ». La « *psychanalyse urbaine* » de Laurent Petit et les interventions graphiques de Malte Martin s'y retrouvent naturellement, parmi d'autres. A Marseille, un terrain propice a suscité depuis longtemps des « *infiltrations artistiques* » en lien avec territoires et populations. Ailleurs, à Bogota, un metteur en scène a composé pendant deux ans avec la mémoire d'un quartier populaire entièrement rasé. Dans ses pratiques et utopies, « l'art en actions » fait face à ce que l'architecte Stany Cambot, du groupe Echelle Inconnue, nomme des « *urbanismes combattants* ». L'art n'en finit pas de se découvrir militant, au contact des failles qui l'entourent.

### Jean-Marc Adolphe

1. [www.centroparraga.es](http://www.centroparraga.es)
2. Isabelle Barbéris, *Théâtres contemporains. Mythes et idéologies*, Presses Universitaires de France. (Voir notre chronique p. 34)
3. Jean Hurstel, *Une nouvelle utopie culturelle en marche ? Essai sur une autre vision de l'action culturelle en Europe*, Editions de l'Attribut, 2009.
4. Jean Caune, *La culture en action. De Vilar à Lang : le sens perdu*, Presses Universitaires de Grenoble, 1999.
5. « L'espace public est devenu une fiction ! », entretien avec Paul Ardenne, in *Art international de proximité*, cahier spécial *Mouvement/Lieux publics*, 2008.